Médiévales

Langues, Textes, Histoire

53 | automne 2007

La nature en partage

Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois. Années 1360-1419*, Paris, Honoré Champion (Études d'histoire médiévale, 9), 2005, 605 p.

Ludovic Viallet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/4202>

DOI : 10.4000/medievales.4202

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 177-179

ISBN : 978-2-84292-211-5

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Ludovic Viallet, « Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois. Années 1360-1419*, Paris, Honoré Champion (Études d'histoire médiévale, 9), 2005, 605 p. », *Médiévales* [En ligne], 53 | automne 2007, mis en ligne le 24 avril 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/4202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.4202>

Tous droits réservés

Olivier MARIN, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois. Années 1360-1419*, Paris, Honoré Champion (*Études d'histoire médiévale*, 9), 2005, 605 p.

À partir d'un impressionnant corpus de 140 œuvres – sans compter les collections de sources – présenté avec soin (p. 25-63) et croisé avec d'autres documents de type narratif, normatif ou judiciaire, l'ambition de l'enquête était de comprendre ce qui s'est passé à Prague entre la phase d'institutionnalisation de l'Université et le déclenchement de la révolution hussite. Quatre parties, autant de dossiers conclus par des diagnostics à la fois fermes et nuancés : on savait la thèse, soutenue en 2000, belle et fort bien reçue ; on découvre un ouvrage dont l'érudition, évidente, marque moins le lecteur que la clarté avec laquelle sont mises en relief les différentes composantes, déterminations, interférences et connexions. Voici donc un livre d'histoire qui ne masque ni la grandeur, ni les médiocrités d'une aventure humaine, intellectuelle et spirituelle dont on ne sait pas trop si la fin fut belle ou tragique – ou les deux à la fois.

La première partie (*Ouverture*) vise à comprendre la contestation des universitaires pragois, en commençant par l'esquisse du profil collectif de réformateurs qui n'étaient pas des marginaux mais se sentaient menacés. S'ils avaient largement bénéficié du soutien matériel de l'Église et développé de puissantes solidarités, une réelle fragilisation économique contribua à en faire des « intellectuels frustrés » (p. 117) qui surent aussi attiser le malaise étudiant. Partisans convaincus de la suprématie de la *sacra pagina* et appartenant dès le début du mouvement aux ordres traditionnels, ils trouvèrent face à eux deux autres groupes qui, le moment venu, se posèrent en gardiens de l'orthodoxie : les canonistes et les Mendiants. Enfin, à partir du milieu des années 1380, la question nationale occupa une place croissante dans les discours et la conscience qu'avaient d'eux-mêmes les universitaires bohémiens. Outre les intérêts communs, l'autre moteur des maîtres pragois fut une profonde aspiration spirituelle à la réforme. O. Marin cherche à en comprendre la dynamique en soulignant l'existence d'une véritable « ligne de démarcation » (p. 146) entre la première génération de réformateurs et les deux suivantes, de part et d'autre du Grand Schisme. L'influence de Wyclif sur Hus et ses partisans y fut pour beaucoup. Dès lors, la réforme mit en vedette la critique de la puissance et de la richesse du clergé, avec comme corollaire l'exaltation croissante de l'idéal de l'Église primitive. Formant le gros des troupes du mouvement, les artiens surent exploiter à merveille les conflits de compétence au sein de l'Université dans les premières années du xv^e siècle, ce qui ralentit ainsi les sanctions disciplinaires, puis ils cherchèrent de plus en plus à se soustraire à l'autorité ecclésiastique. À Constance, la confrontation entre les mouvements wyclifiste et conciliariste entérina la rupture entre les deux camps, car si les diagnostics posés sur la nécessaire réforme de l'Église n'étaient pas exempts de convergences, le patronage que Hus apportait à un mouvement populaire violent et potentiellement révolutionnaire parut rédhibitoire aux pères du concile. La première génération de hussites, pourtant, ne se considérait pas comme porteuse d'une rupture avec le catholicisme ; c'est l'introduction de l'utraquisme qui enclencha après 1414 un processus de clarification doctrinale. Le schisme hussite, toutefois, n'a pas débouché sur une nouvelle confession, avec ses rites et croyances spécifiques ; plus subi que voulu, il a davantage procédé du « déchirement mélancolique » que de la « Réformation prématurée » (p. 184).

Il restait enfin à étudier chez les réformateurs pragois leur « outillage mental ». O. Marin s'intéresse ainsi successivement : aux genres littéraires privilégiés (*lectio*,

disputatio, predicatio), desquels émerge un goût assuré pour la dispute quodlibétique et plus encore pour la prédication ; aux conditions et aux méthodes de travail, qui témoignent d'une culture latine partielle et conformiste composée surtout de florilèges et d'abrégés ; aux moyens et relais de diffusion de cette culture intrinsèquement élitiste, qui permirent aux réformateurs de diffuser leurs thèses et d'élargir leur audience grâce à une véritable propagande fondée sur l'écrit (les placards), l'image (les programmes iconographiques) et l'oral (les cantiques). Au total, il est d'autant plus remarquable que ce soit en usant par-dessus tout de la pédagogie de la parole publique et en puisant au broc d'une culture traditionnelle que le hussisme ait mis « les intelligences et les passions en feu » (p. 229).

Dans la deuxième partie (« *Nova et vetera* » : la controverse pragoise entre séculiers et réguliers), O. Marin analyse les processus ayant mené à faire confluer la critique anti-mendicante dans un anticléricalisme intégral. À partir de la décennie 1360, les attaques virulentes du chanoine régulier Conrad Waldhauser, puis de Milíč de Kroměříž furent révélatrices de la grave crise de légitimité que commençaient à subir les Mendiants après un siècle et demi de succès, mais aussi de la restauration, désormais engagée, des structures de l'Église séculière. La mendicité était la cible privilégiée des deux prédicateurs, qui resserrèrent le lien entre le réformisme et l'opposition anti-mendicante. Les influences qui s'exercèrent sur les séculiers sont étudiées par l'auteur dans leurs formes concrètes de transferts culturels, à travers le flux des étudiants ayant séjourné à Paris et surtout l'empreinte des idées de Wyclif, véritable « *Deus ex machina* du mouvement hussite » (p. 286). À partir de 1412 se multiplièrent les violences contre monastères et couvents, jusqu'à la révolution et à l'application du programme wycliffiste de destruction des ordres religieux. On prendra ainsi pleinement conscience à travers ces pages de la façon dont, à l'âge de la genèse des observances régulières en Occident, la thématique anti-mendicante a pu structurer le mouvement réformateur pragois. On prendra pleinement conscience, également, du rôle que les maîtres firent jouer aux laïcs, dont ils recherchèrent le nécessaire soutien grâce à un intense travail de communication qui rima avec radicalisation et politisation, puisque « à l'unité défaite du corps ecclésial allait désormais se substituer l'espace politique du royaume » (p. 324).

Ecclesia Christi de Bohemia : l'expression de Jan Hus sert de titre à la troisième partie, où sont scrutés les rapports de la Bohême avec Rome, ceux des intellectuels pragois avec le pouvoir séculier et enfin la question de l'identité tchèque. O. Marin commence par rappeler comment la Bohême s'est pliée au modèle romain, jusqu'à la fin du xiv^e siècle, avec une fidélité quasi sans faille. Le Schisme, dont la résonnance a été grande sur les bords de la Vltava, a constitué un tournant puisqu'il obligea à s'expliquer sur les moyens et les fins de la *reformatio*, bien au-delà de la seule affirmation d'une nécessaire restauration de la discipline ecclésiastique. Était en train de mourir, en Bohême, « une certaine idée de la Chrétienté romaine », tandis que se développait au contraire une véritable « mentalité anti-romaine » (p. 361). Du contraste entre l'exaltation passionnée de l'Église locale et le discrédit de la Catholicité éclot une réprobation sans nuance des instances universelles de l'Église. Après la mort de Hus, compte tenu de la défaillance chronique de l'archevêché, le seul substitut possible pour l'organisation de l'*Ecclesia Christi de Bohemia*, c'était désormais l'État, avec la probable dose de pesanteurs socio-politiques et d'interventionnisme intéressé que cela supposait. Au départ, le mouvement réformateur n'avait pourtant pas été favorable au pouvoir séculier, dont il dénonçait les mœurs. Des indices convergents,

toutefois, montrent qu'un processus de rapprochement était enclenché dès la fin des années 1360. Le Grand Schisme accéléra la politisation de l'idée réformatrice, et le wycliffisme cimenta le tout en apportant une philosophie politique qui renforçait le pouvoir de l'État. O. Marin souligne cependant combien la noblesse a constitué un partenaire indispensable des réformateurs, qui ne devaient pas pour autant se couper du peuple, avec lequel l'alliance était cruciale – le droit de réprimande populaire fait ainsi l'objet d'une dizaine de pages afin d'en cerner les contours tracés par les Pragoïs. En définitive, l'une des originalités du hussisme résida dans le soutien que lui apportèrent durablement les forces au pouvoir, soutien qui n'endigua cependant pas la radicalisation sociale et politique, *in fine* révolutionnaire. Pour pallier cette dernière fragilité, les maîtres pragoïs firent jouer le ressort du sentiment identitaire, en célébrant plus que toute figure fondatrice le royaume de Bohême exalté de façon croissante, pendant la décennie 1410, comme le *regnum christianissimum*. Au terme de cette démonstration, on souscrit volontiers au diagnostic d'une adoption en terre tchèque des valeurs de la latinité chrétienne, jusqu'au point extrême où mena un surcroît d'exigence faisant apparaître la dissidence comme « l'aboutissement critique d'une occidentalisation réussie » (p. 452).

La quatrième partie (*Les maîtres et la piété des laïcs*), enfin, est consacrée à la perception et à l'attitude qui furent celles des réformateurs pragoïs face aux initiatives prises par le peuple des fidèles pour une plus grande participation à la vie de foi. Le choix de l'auteur a été de focaliser sur trois points majeurs : la communion fréquente des laïcs, l'usage de la langue vernaculaire, la dévotion des femmes. En ce qui concerne le premier de ces dossiers, O. Marin décompose les mécanismes par lesquels une revendication née dans le monde du cloître devint objet de débats académiques à la fin des années 1370, avant de déboucher en 1391 sur une pratique autorisée par la hiérarchie ecclésiastique. Les progrès de la langue vernaculaire constituent un autre indice du « mouvement de vulgarisation et, en un sens, de décléricalisation du christianisme » (p. 508) qu'avait traduit la controverse sur la communion fréquente. L'analyse s'arrête sur la façon dont Thomas Štítný fit entrer la langue tchèque dans le domaine de la rationalité théologique, avant qu'au tournant des xiv^e-xv^e siècles elle ne soit appliquée à la traduction de la Bible puis, pour la première fois, de la messe. Enfin, la question des aspirations religieuses des laïques est abordée à travers le cas de l'éphémère communauté de Jérusalem fondée par Milíč de Kroměříž, dans laquelle cohabitaient prostituées repenties, prêtres et étudiants, puis le dossier de l'importante réception des écrits de Brigitte de Suède et celui des prises de parole féminines locales, révélatrices mais assez vite cadennassées. Au total, malgré les prudenances et les limites, le succès des réformateurs pragoïs s'explique aussi en partie par la place qu'ils surent faire à la piété laïque en ouvrant l'Université à des courants spirituels éclos hors de ses murs.

En définitive, il ressort du croisement serré des faisceaux d'analyses que le mouvement réformateur pragoïs est né au cœur de l'Église tchèque, non dans ses marges, comme un compromis entre trois courants portés chacun par des milieux sociaux et intellectuels distincts : ceux de l'archevêque, du maître et du dévot. Dans quelle mesure, toutefois, la Bohême était-elle spécialement destinée à offrir un berceau à une telle dissidence ? La belle enquête d'O. Marin se clôt sur une hypothèse, celle d'une *crise de croissance*, à laquelle, vue de loin et pourtant, grâce à ce livre, de si près, on est bien tenté d'adhérer.